

manière de voir du mari et exécute sa volonté ; car il faut de l'unité dans l'association. Toute maison divisée tombera.

L'affection mutuelle des époux, et surtout l'estime qu'ils peuvent concevoir l'un pour l'autre, les aident puissamment à remplir leurs devoirs respectifs, dont l'obligation ne dépend ni de la disposition des cœurs ni des circonstances. Ces devoirs sont d'autant plus difficiles qu'ils sont de tous les instants par la continuité de la vie commune, où les volontés individuelles, toujours distinctes malgré leur union, ont souvent l'occasion d'être différentes ou même contraires.

Une fois ce pacte formé, ils ne sont plus libres de le rompre, au moins sans immoralité. Rien ne peut prescrire contre la force de l'engagement, quelque onéreux qu'il puisse être. La justice est indépendante des dispositions du cœur, elle ne varie pas avec ses affections ; car le cœur des humains est inconstant et faible, et si ses obligations ressortaient de ses goûts, elles seraient sans stabilité, sans garantie, et la famille serait toujours en question. Quand la conscience est sauve, le mal n'est jamais sans remède et le secours ne manquera pas. Il est triste sans doute d'être uni à une personne qu'on n'aime plus ou qu'on ne peut estimer ; mais la mesure du devoir n'est point dans le charme ou le mérite de l'objet auquel il s'applique, mais dans la justice d'un engagement contracté, et qui doit être accompli.

Leur position respective les oblige d'apprendre la patience et de pratiquer le renoncement, tolérant pour qu'on les tolère, et pardonnant parce qu'elles ont besoin de pardon. Après s'être souvent heurtées, se brisant par les chocs et s'émoussant par le frottement, elles arrivent à se toucher sans se blesser ; elles se supportent d'abord, s'arrangent ensuite, et la paix finit par s'établir avec la justice et l'ordre.

NESTOR.

CE QUE DIT JANVIER.

L'enfant.—Oh ! le singulier personnage avec ses deux figures dont l'une est gaie et l'autre triste, qui rit d'un œil et pleure de l'autre ! Comment vous nommez-vous, s'il vous plaît ? Etes-vous Jean qui pleure ou Jean qui rit ?

Janus.—Je me nomme Janus, qui veut dire janvier.

L'enfant.—Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander votre histoire ?

Janus.—Pas le moins du monde. Les mythologues varient sur mon origine. Les uns me donnent Apollon pour père ; les autres veulent que je sois le fils du Ciel et d'Hécate. Saturne, chassé du ciel par son fils Jupiter, —hélas ! cela ne me rajeunit pas,—vint chercher un refuge dans mes Etats ; je l'y reçus et même je l'associé à l'empire. Après ma mort, on me mit au nombre des dieux. Aussi me représentait-on tenant une clef dans une main et une baguette dans l'autre. Souvent j'avais le nombre de 300 écrit dans une main droite et celui de 65 dans la gauche, parce que je présidais à l'année, dont le premier mois me devait le nom de Januarius.

L'enfant.—Merci, seigneur Janus. Mais, dites-moi, pourquoi ces deux faces, dont l'une regarde l'orient et l'autre l'occident ?

Janus.—Les uns disent que je suis bicéphale parce que je connais le présent et l'avenir ; les autres, parce que, présidant au premier jour de l'année, je vois à la fois le commencement de la nouvelle année et la fin de l'autre.

L'enfant.—Voulez-vous causer quelques instants avec moi, seigneur Janus ?

Janus.—Volontiers ; mais à laquelle de mes deux faces vous plaît-il de parler ?

L'enfant.—A celle de droite.

Janus.—Alors, bonsoir ; car je m'en vais ou je

m'en vas, l'un et l'autre se dit ou se disent, comme le faisait observer le grammairien Dumasais mourant.

L'enfant.—Mais si je parlais à celle de gauche, que diriez-vous ?

Janus.—Je vous dirais bonjour, car j'arrive.

L'enfant.—Et si je demandais à votre face de droite ce qu'il faut penser des hommes et des choses ?

Janus.—Ce qu'il y a de plus mal au monde.

L'enfant.—Qu'entendez-vous de votre oreille droite ?

Janus.—Des sottises et des nécrologies, quoique je me fasse bien sourd.

L'enfant.—Que voyez-vous ?

Janus.—Je vois, quoique je devienne aveugle, des méchants, des fats, des sots, et des gens fort tristes parce qu'ils donnent des étrennes.

L'enfant.—Que désirez-vous ?

Janus.—Joindre à l'ennui d'avoir vécu le bonheur de mourir.

L'enfant.—Qu'augurez-vous du monde ?

Janus.—Qu'il touche à son dernier moment.

L'enfant.—Quelle est votre philosophie ?

Janus.—Celle d'Héraclite : toujours pleurer, pleurer toujours.

L'enfant.—Que faites-vous ?

Janus.—Je déménage.

L'enfant.—Ne me direz-vous pas encore un mot ?

Janus.—Si fait : bonsoir !

L'enfant.—Pourquoi faites-vous la grimace ?

Janus.—Parce que je dépose, ce soir, mon bilan.

L'enfant.—Que portez-vous sous votre bras ?

Janus.—Mon épitaphe.

L'enfant.—Pourquoi me quittez-vous si vite ?

Janus.—Pour aller commander mon enterrement.

L'enfant.—Vraiment, seigneur Janus, vous n'êtes ni beau, ni aimable, ni gai, ni égayant de ce côté, et décidément j'aime mieux avoir affaire à votre face de gauche qu'à votre face de droite.

Janus.—A votre aise ; mais alors passez du côté de mon oreille gauche.

L'enfant.—D'où vous vient cet air gai ?

Janus.—C'est que j'ouvre ma banque.

L'enfant.—Que faut-il penser des hommes et des choses ?

Janus.—Toute sorte de bien.

L'enfant.—Que voyez-vous ?

Janus.—Des gens d'esprit, des bonnes gens, et des gens heureux parce qu'ils ont reçu leurs étrennes.

L'enfant.—Qu'entendez-vous ?

Janus.—Des compliments, des souhaits et les plus belles choses du monde.

L'enfant.—Qu'augurez-vous de l'avenir ?

Janus.—Qu'on y verra et qu'on y fera des merveilles.

L'enfant.—Quelle est votre philosophie ?

Janus.—Celle de Démocrite : toujours rire, rire toujours.

L'enfant.—Quelle lecture me conseillez-vous ?

Janus.—Le *Journal du Dimanche*.

L'enfant.—Pourquoi me souriez-vous ?

Janus.—Pour vous encourager à marcher en avant.

L'enfant.—Que portez-vous sous votre bras ?

Janus.—Des joujoux, une boîte de bonbons et mon horoscope.

L'enfant.—Pourquoi me quittez-vous ?

Janus.—Pour aller commander les dragées de mon baptême.

L'enfant.—Encore un mot, seigneur Janus : je voudrais que vous voulussiez bien m'expliquer pourquoi vous êtes aussi antithétique qu'une oraison funèbre de Fléchier ?

Janus.—C'est qu'à droite je finis, à gauche je commence ; à gauche je sais, à droite j'ignore ; enfin si je suis l'expérience à droite, à gauche je suis l'espérance.

RENÉ.

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 15.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXI

Alors Varhély n'avait eu qu'une idée.

—Pourvu qu'Andras ne connaisse pas cet article !... Il ne lit guère les journaux... Il faudrait qu'on les lui envoyât...

Et le vieux misanthrope se précipitait vers l'hôtel du prince, songeant à cela : qu'il existe toujours des gens tout prêts à vous adresser sous enveloppe des entrefilets de ce genre.

En apercevant l'*Actualité* sur le bureau du prince, il se dit qu'il avait trop bien deviné et se sentit furieux contre lui-même : il arrivait trop tard. Maladroit !

—Où allez-vous ? demanda-t-il à Andras, qu'il trouva debout, mettant ses gants.

Le prince prit le journal marqué de rouge, le plia lentement et dit :

—Je sors.

—Vous avez lu ce journal ?

—Ce qu'on m'en avait signalé, oui !

—Vous savez que cela n'existe pas. C'est une feuille qui n'est pas lue... qui vit d'annonces... d'affaires de Bourse, je ne sais pas... Il n'y a pas lieu de s'en occuper !

—S'il ne s'agissait que de moi, je ne m'en occuperais pas ! Mais on a mêlé à ce scandale le nom de la femme à qui j'ai donné mon titre. Je veux savoir qui a fait cela et pourquoi on l'a fait.

—Décidément, dit Zilah, on est absurde quand on se figure que l'homme peut vivre dans l'idéal... A chaque pas, la réalité vous élabousse et elle est sale !

Il fit un pas vers la porte.

—Où allez-vous, demanda Varhély.

—Aux bureaux de cette feuille...

—Vous ne commettrez pas cette imprudence. L'article qui n'a fait aucun bruit, courrait Paris si vous vous en occupiez, et serait commenté aussitôt par les correspondants des journaux autrichiens et hongrois...

—En n'importe ! dit résolument le prince.

—Alors je vous accompagnerai.

—Non, dit encore Andras, je vous prie de n'en rien faire. Mais il est probable que demain je vous demanderai de me servir de témoin.

—Un duel ?

—Parfaitement.

—Avec monsieur... Puck ?...

—Avec qui m'insulte. Le nom m'est parfaitement indifférent. Mais puisque *lui* m'échappe et qu'*elle* est irresponsable... et punie... je regarde comme un complice de leur infamie tout homme qui y fera allusion, par la parole ou par la plume. Seulement, mon cher Varhély, je tiens d'abord à être seul... Ne vous en fâchez pas, je sais qu'entre vos mains mon honneur serait aussi fidèlement gardé qu'entre les miennes.

—Sans aucun doute, dit Varhély d'un ton bizarre, en passant ses doigts sur sa moustache rude, et j'espère même vous le prouver un jour.

XXII

Le prince Zilah ! n'avait pas remarqué l'expression singulière que donnait le vieux Yanski à ces derniers mots, grommelés entre ses poils gris. Il serra la main de Varhély, monta en voiture et, jetant les yeux sur la feuille qu'il emportait, se fit conduire aux bureaux de l'*Actualité*, rue Halévy, près de l'Opéra. Le journal mondain, dont le titre était tout le programme, logeait là, au troisième